

Les dimensions mythiques dans Alexandre Chenevert

Paul Socken

Volume 17, numéro 3, hiver 1984

Gabrielle Roy : hommage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500665ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500665ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Socken, P. (1984). Les dimensions mythiques dans Alexandre Chenevert. *Études littéraires*, 17(3), 499–529. <https://doi.org/10.7202/500665ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Les dimensions mythiques dans *ALEXANDRE CHENEVERT*

paul socken

Le but de cette étude est de montrer le lien qui existe entre *Alexandre Chenevert* et les éléments communs aux diverses traditions mythologiques liées aux différentes civilisations mondiales; ces éléments communs, nous les désignerons dorénavant, pour simplifier, par l'expression de « mythologie universelle ». Nous verrons comment Alexandre lui-même se rattache au mythe du héros qui comprend ce que les autres ne comprennent pas et qui finit par leur révéler le sens même de la vie. L'emploi du terme « héros » pourrait à première vue paraître bizarre dans une société qui semble se complaire davantage dans la fréquentation littéraire de l'anti-héros. Et s'il existe des héros, on hésiterait sûrement à classer Alexandre parmi eux ! Cependant, si nous comprenons le terme « héros » dans un contexte mythique, nous découvririons qu'il s'applique très bien à lui :

The hero, therefore, is the man or woman who has been able to battle past his personal and local historical limitations to the generally valid, normally human forms. Such a one's visions, ideas and inspirations come pristine from the primary springs of human life and thought. Hence they are eloquent, not of the present, disintegrating society and psyche, but of the unquenched source through which society is reborn. The hero has died as a modern man; but as eternal man — perfected, unspecific, universal man — he has been born. His second solemn task and deed therefore [...] is to return then to us, transfigured, and teach the lesson he has learned of life renewed.¹

La structure tripartite mentionnée dans la citation reflète les trois parties du roman : la lutte contre les limites personnelles et contre les limites imposées par l'histoire (« personal and local historical limitations »), la retraite jusqu'aux sources primordiales de la vie et de la pensée humaines (« the primary springs of human life and thought »), et le retour parmi les hommes pour partager avec eux la leçon apprise (« to teach the lesson he has learned »). Pour Campbell, la voie normale de l'aventure mythologique du héros (the « standard path of the mythological adventure of the hero »), c'est la séparation, l'initiation et le retour :

A hero ventures forth from the world of the common day into a region of supernatural wonder : fabulous forces are there encountered and a decisive victory is won : the hero comes back from this mysterious adventure with the power to bestow boons on his fellow man (*Hero*, p. 30).

Le décalage qui existe dans la première partie du roman entre les valeurs d'Alexandre et celles de la société environnante, sa retraite au lac Vert dans la deuxième partie, et son retour à la ville dans la partie finale constituent une reproduction du modèle mythique énoncé par Campbell. Nous montrerons que l'aventure d'Alexandre comporte les trois éléments en cause : « a separation from the world, a penetration to some source of power, and a life-enhancing return »² (*Hero*, p. 35).

Pour tenter d'établir que les trois parties du roman représentent les trois étapes de l'aventure du héros mythique, nous étudierons tout d'abord la vie d'Alexandre dans la ville avant son départ pour le lac Vert, ensuite son arrivée, son séjour et la découverte qu'il y fait, et nous terminerons par l'analyse de son retour à la ville.

I. *Alexandre dans la ville*

Le héros mythique est souvent un homme ordinaire : « the hero is the conscious vehicle of the terrible, wonderful Law, whether his work be that of butcher, jockey, or king » (*Hero*, p. 239). Dans le roman, le docteur Hudon perçoit Alexandre comme « innombrable » (*AC*, p. 164)³, et le narrateur le décrit au début du roman de la façon suivante :

Il était un petit homme sans dons particuliers, qui n'avait rien d'exceptionnel à offrir au monde, mais qui, pour cela justement, aurait trouvé navrant que tout l'acquis de ses pensées fût à jamais perdu (*AC*, p. 27-28).

On souligne, remarquons-le, que la pensée d'Alexandre mérite d'être préservée, non point *malgré* l'insignifiance de ses dons, mais à *cause* d'elle. La « grandeur » d'Alexandre Chenevert, ou du moins son importance, provient du fait qu'il incarne l'homme moyen.

Le héros peut même être un objet de mépris, voire quelqu'un dont on a peur. (*Hero*, p. 325-326). Godias croit que « sa vie eût pu être beaucoup plus heureuse si Alexandre Chenevert n'avait jamais existé » (AC, p. 72). Le patron d'Alexandre a une réaction plus forte encore : « Têtu, absorbé et muet, il [Alexandre] déposait contre les principes de M. Fontaine et celui-ci se sentit menacé » (AC, p. 96). M. Fontaine se rend compte que donner satisfaction à Alexandre exigerait des changements beaucoup plus radicaux qu'il ne pouvait les envisager : « il fut indigné de ce qu'il apercevait : le monde entier à changer à cause d'un seul petit homme » (AC, p. 99-100).

L'aliénation d'Alexandre, dont la description forme l'essentiel de la première partie du roman, peut s'intégrer dans un contexte moderne et s'interpréter en même temps dans une perspective plus large, celle des structures mythiques. Alan Brown⁴ nous présente Alexandre comme l'incarnation du principe de Marshall McLuhan selon lequel l'homme moderne est désorienté par la vision fragmentée qu'il a de lui-même. Pourtant, Mircea Eliade⁵ nous mène à la compréhension de cette désorientation en la considérant sous l'angle mythique :

**La mélancolie d'avoir perdu ses correspondances « cosmiques » !
Rappelle-toi qu'il fut un temps où à chaque moment de la vie correspondait, « répondait » un événement cosmique ! [...] Tout ce que faisait l'homme avait un autre « poids », semblait répondre à d'autres niveaux. Bien que petit et impuissant, comme il l'a toujours été, l'homme n'en était pas moins alors un œil qui reflétait les espaces étoilés, un cœur qui battait à un rythme partout présent [...] la mélancolie de cette liberté moderne de l'homme, qui peut danser, se marier et veiller n'importe quand et n'importe où ! Le désespoir de cet isolement anarchique dans un cosmos vivant ! [...] Ces rêts enchantés qui t'attachaient au reste de l'Univers sont depuis longtemps rompus. Il est des nuits où la conscience de cette rupture te désespère. Mais parfois, seule demeure la mélancolie.**

L'homme primitif se sentait « chez lui » dans le monde où il vivait. L'homme moderne se sent déraciné et sans but. Dans un premier temps, il affirme sa liberté ; plus tard il se rend compte qu'il est aliéné et impuissant.

Il serait inutile de signaler tous les exemples de l'aliénation d'Alexandre : le bilan en a été fait par le professeur B.-Z. Shek⁶. Nous montrerons plutôt que la société décrite dans la première partie du roman ressemble à celle à laquelle Eliade fait allusion. Les valeurs morales semblent s'être perdues, car la poursuite de la justice et de la vérité est confuse et incertaine : « La justice lui [Alexandre] semblait s'obtenir au moyen de terribles pressions » (AC, p. 11) ; « Quand donc avait-elle [la voix de la radio] dit vrai ? » (AC, p. 14). L'hostilité remplace l'harmonie de la société d'autrefois :

Alexandre ne connaissait pour ainsi dire rien de lui [son voisin], hormis les bruits qu'il faisait trop tôt le matin, mais il le détestait comme jamais on n'arriverait à lui faire détester les Russes (AC, p. 32).

La mécanisation de la société sert à souligner la distance qui sépare les individus. Croyant sa femme gravement malade, Alexandre essaie de joindre le médecin par téléphone, mais il est tenu en échec par « un cinq-cents bloqués dans un mécanisme défectueux » (AC, p. 122). La nature même semble, ici, déplacée : « Pourquoi donc le printemps revenait-il dans ce monde si dur ? » (AC, p. 105).

Le « désespoir de cet isolement anarchique », évoqué par Eliade dans le texte cité plus haut, trouve son expression suprême dans le mépris de soi : « Si étranger, si hostile à lui-même, Alexandre avait envie d'en pleurer » (AC, p. 76).

Le héros mythique est souvent celui qui, comme Alexandre, est en désaccord profond avec la société qui l'entoure. En fait, le roman, comme les mythes mêmes, a pour sujet une série de conflits entre des éléments qui s'opposent par paires. La fragmentation est la norme, mais le but est l'unité. La division finit par céder à la synthèse.

Clyde Kluckhohn⁷ expose le rôle joué par le mythe dans la conciliation de points de vue opposés : « the contribution of mythology is that of providing a logical model capable of overcoming contradictions in a people's view of the world and what they have deduced from experience ». Alexandre voit la vie comme étant irrémédiablement divisée, et cette conviction l'amène à désirer une double vie : « une vie pour les nécessités [...] puis une autre vie, celle-ci toute de méditation comme celle de Gandhi [...] » (AC, p. 80-81). Dans la première partie du roman, l'aspect cérébral et contemplatif de l'existence lui semble incompatible avec la réalité banale de tous les jours.

Signalons quelques autres exemples d'oppositions couplées avant de nous intéresser aux moyens employés pour tenter une conciliation. Au cours de notre étude de l'aliénation d'Alexandre, nous avons pu identifier des questions soulevées à propos de la justice et de l'injustice, de la vérité et du mensonge. En outre, il existe un conflit fondamental au niveau de l'espace : le milieu urbain et le milieu rural semblent inconciliables. Même le printemps semble ne pas avoir de place dans la ville (AC, p. 105). Cette dichotomie spatiale en engendre une autre : l'opposition entre l'isolement et la socialisation. Seule à la campagne, la famille le Gardeur vit dans un isolement qu'elle s'impose. Alexandre décidera qu'il ne peut partager cette existence ; pourtant la vie urbaine, avec ses promiscuités, lui paraît tout aussi inacceptable.

Tantôt Alexandre Chenevert s'aime lui-même, et tantôt il se hait, et ces deux sentiments se disputent son cœur. Malgré sa certitude que l'intérêt qu'il porte à autrui est valable et légitime (« Il éprouvait [...] qu'il y a quelque chose d'humiliant à être homme et à ne pas lutter contre le malheur » (AC, p. 16), il se heurte cependant, comme nous l'avons vu, à des doutes personnels. La communication et l'incommunicabilité constituent elles aussi un couple d'éléments opposés. Alexandre ne sait se faire comprendre ni de sa femme Eugénie ni de son ami Godias (« son impuissance à influencer Godias [...] », AC, p. 68), ce qui alimente son sentiment de frustration. On peut ajouter comme corollaire que son incapacité de communiquer avec sa femme et avec sa fille crée une division supplémentaire : celle qui sépare l'homme de la femme. L'opposition entre la vie et la mort joue également un rôle considérable : « Soudain, il parut intolérable à Alexandre d'être offert pour ainsi dire à la maladie, à la mort peut-être » (AC, p. 303-304). Alexandre se cramponne désespérément à l'existence et n'acceptera la mort qu'après avoir donné un sens à sa vie. Signalons enfin l'opposition entre le temps et l'éternité, entre l'histoire et la préhistoire. Pris au piège des exigences du temps, emprisonné dans une époque déterminée de l'histoire, Alexandre rêve de s'évader un jour vers quelque vérité libératrice qui transcende ces étroites frontières.

Cette conception d'un schisme fondamental et dans le monde et dans le personnage d'Alexandre se trouve au cœur même du roman. Elle constitue la source de l'aliénation

d'Alexandre et le dilemme central de l'œuvre. Le dénouement apportera l'unité là où régnait la division et c'est l'aventure mythologique qui sera l'instrument de cette harmonisation.

Examinons maintenant le pouvoir apaisant et unificateur du roman. Dans un passage important, au commencement de l'ouvrage, le retour à une source primordiale est préfiguré dans un rêve d'Alexandre :

Alors, Alexandre perdit pied. Le vieux globe terrestre se remit à tourner, mais à une telle allure que la Grèce et le voisin aux lourdes bottines, les Juifs de Palestine et l'U.R.S.S. ne formaient plus qu'une seule image brouillée [...] Il dépassa les premières épaisseurs de la terre. Il atteignit des régions incomparablement sombres et reculées qui se situaient peut-être avant le déluge, avant même la séparation des eaux et de la terre. Sous des algues et des flots d'eau noire, il avait comme le souvenir qu'il eût dû chercher son parapluie. Puis sa bouche bâilla complètement ; elle s'ouvrit, se pinça dans le mouvement lent et pathétique des branchies de poissons (AC, p. 34-35).

L'anthropologie moderne considère l'homme comme descendant d'animaux marins et, dans le passage ci-dessus le drame préhistorique de cette évolution se déroule dans l'esprit d'Alexandre. Le monde renaît dans son imagination, mais c'est un nouveau monde sans divisions, contradictions ni oppositions. Cette scène annonce la transformation que subira Alexandre au lac Vert et évoque la possibilité d'un renouvellement qui dépasserait même celui du personnage central.

On ne saurait surestimer l'importance de cette image comme signe des transformations futures.

Que le déluge et, en général, l'élément aquatique soient d'une manière ou d'une autre présents dans le rituel du Nouvel An⁸, nous n'en voulons pour garantie que les libations pratiquées à cette occasion et les relations entre ce rituel et les pluies.

Ainsi s'exprime Mircea Eliade⁹. L'image affirme non seulement la « renaissance » possible d'Alexandre, mais aussi la transformation éventuelle du monde entier :

Le baptême équivaut à une mort rituelle de l'homme ancien suivie d'une nouvelle naissance. Sur le plan cosmique, il équivaut au déluge : abolition des contours, fusion de toutes les formes, régression dans l'amorphe.¹⁰

Alexandre subit ici, symboliquement, une transformation radicale, qui sera renouvelée, littéralement, au lac Vert.

Le médecin lui conseille de prendre des vacances et c'est sur sa recommandation qu'Alexandre part pour le lac Vert. Sa

rencontre avec le docteur Hudon, dans la première partie du roman, est importante. C'est le deuxième exemple du procédé de « l'épisode annonciateur ». Le docteur Hudon est présenté comme un homme incapable de faire face aux exigences affectives de son état :

Ce n'était pas qu'il manquât de sympathie pour les humains. Mais il était plongé jusqu'au cou dans la souffrance des autres, comme Alexandre dans ses calculs. (AC, p. 157)

Les mots « comme Alexandre » sont au centre du problème. Le médecin est, à vrai dire, dans la même situation qu'Alexandre, en ce sens qu'il est le témoin constant de la souffrance ; mais contrairement à Alexandre, il a adopté des techniques, comme par exemple un emploi judicieux du langage (« dans le vocabulaire des médecins tout est technique », AC, p. 154), pour se protéger contre cette souffrance. Ce qu'il y a de fascinant dans la conversation des deux hommes, c'est la manière dont l'auteur nous amène à découvrir progressivement leur ressemblance jusqu'au point où l'immunité psychologique du médecin est réduite à néant et où il apparaît comme profondément ému par la présence d'Alexandre Chenevert.

Le docteur se rend compte d'abord de l'universalité de la situation d'Alexandre (AC, p. 163-164). Ensuite il s'identifie lui-même avec ce qu'il voit :

Il se demanda ce qui se produisait chez lui.

Puis de se l'être demandé le fit se sourire à lui-même.

Lui aussi, bien entendu, menait une vie de fou [...] (AC, p. 164-165).

Après s'être interrogé au sujet d'Alexandre, il finit par voir clair en lui-même. Il se comprend mieux grâce à la présence d'Alexandre. Plus le docteur Hudon questionne Alexandre à propos de sa vie, plus il s'interroge au sujet de la sienne propre :

Il lui faudrait pourtant en venir avant quelques années à plus d'ordre dans sa vie ; à des journées moins chargées. En somme, à vivre mieux [...] (AC, p. 166).

Alexandre est présenté par le narrateur (AC, p. 169) comme un homme qui porte le monde sur ses épaules, ce qui fait penser à Atlas, autre héros mythique. Cette comparaison incite le médecin à faire remarquer, comme s'il se parlait à lui-même : « Ce n'est tout de même pas votre monde... » (AC, p. 169). Cette réflexion soulève la question de la responsabilité : si ce n'est pas leur monde, c'est le monde de qui ? Et si

ce n'est pas eux qui en sont responsables, qui l'est? La réaction d'Alexandre est nuancée : « Pas le mien, tout à fait, non... consentit Alexandre, mais gardant tout de même une arrière-pensée » (AC, p. 169). S'il n'est pas prêt à assumer totalement la responsabilité du bien-être du monde, il n'accepte pas non plus l'idée d'y renoncer complètement.

À la fin de la consultation, le docteur Hudon est devenu sensible à la souffrance d'Alexandre :

Et si habitué qu'il fût à la condition humaine, le docteur Hudon éprouva, très agaçant à supporter, un sentiment de compassion inédit encore (AC, p. 171).

Alexandre ne tarde pas à s'apercevoir de ce rare exemple de fraternité :

Tout à coup il était bouleversé par la rencontre d'une sympathie réelle à son égard.

Le docteur avança de quelques pas. Il eut envie de mettre la main sur l'épaule de M. Chenevert (AC, p. 173).

Les exemples de contact physique n'abondent pas dans le roman, où ils symbolisent la tendresse et la compassion. Le geste du docteur Hudon et l'impulsion qui l'inspire est l'indice d'une réelle affection. Le médecin s'est humanisé au contact de ce patient difficile.

Cette scène avec le docteur Hudon fait prévoir l'influence qu'Alexandre exercera sur les autres à la fin du roman. Tout comme il a percé la réserve faite d'objectivité professionnelle de son médecin, il réussira à pénétrer l'indifférence des autres personnages.

Après cette rencontre mémorable, Alexandre décide de s'en aller. Avant son séjour capital au lac Vert, il n'avait fait que tourner en rond et tous ses voyages précédents étaient des parodies qui ne menaient nulle part. Sa vie est décrite comme « un tout petit circuit qui exigeait plus d'efforts, plus de fatigue que d'accomplir le tour du monde » (AC, p. 118). L'aspect cyclique de cette vie ne se limite pas au plan physique. Après la maladie d'Eugénie et l'effort concerté de la part d'Alexandre pour changer d'attitude envers sa femme, « [...] par degrés, insensiblement [...] ils en revinrent à leurs relations précédentes » (AC, p. 132). Pris au piège de la routine et d'attitudes dont il est prisonnier, il découvre que son emploi à temps partiel ne fait que compliquer les choses.

Il travaille plus que jamais, faisant la navette entre la banque et le lieu de son second emploi ; bien sûr il gagne davantage, mais l'effort est futile, car l'argent ainsi acquis n'est pas destiné à son usage personnel : il servira à liquider une dette discutable, contractée à la suite d'une erreur qu'il est censé avoir commise dans son travail. Dans tous les aspects de sa vie donc — l'aspect physique, l'aspect psychologique et l'aspect pécuniaire — les voyages d'Alexandre ne le mènent nulle part.

II. *Alexandre au lac Vert*

Le voyage au lac Vert est différent. À son arrivée, au commencement de la deuxième partie du roman, il y a huit références au concept de voyage dans un seul paragraphe : chemin, voyage, route, aventure, etc. Cette prolifération met en évidence l'énormité de l'entreprise, et la rupture qu'elle représente dans l'existence du héros. Le narrateur le décrit comme « le voyageur qu'il était vers un autre monde » (AC, p. 191), ce qui évoque un voyage métaphorique et universel.

Le lac Vert même joue un rôle décisif dans l'avenir d'Alexandre en lui faisant voir la lumière :

The first stage of the mythological journey — which we have designated the 'call to adventure' — signifies that destiny has summoned the hero and transferred his spiritual centre of gravity from within the pale of his society to a zone unknown. This fateful region of both treasure and danger may be variously represented : as a distant land, a forest, a kingdom underground, beneath the waves, or above the sky, a secret island, lofty mountaintop, or profound dream state ; but it is always a place of strangely fluid and polymorphous beings, unimaginable torments, superhuman deeds, and impossible delights. (Hero, p. 58).

La région inconnue (« zone unknown ») apparaît comme une île et un pays lointain dans l'esprit d'Alexandre, mais elle devient dans la réalité une forêt proche de chez lui : « [L]ui qui avait situé la solitude en une île du lointain Pacifique, il pénétrait dans une forêt de son pays, à moins d'une journée de voyage, avec le sentiment d'une aventure irréparable » (AC, p. 189). Cette représentation multiple combine les divers éléments du voyage mythique décrit plus haut par Campbell.

Campbell fait mention de l'aspect liquide et polymorphe de la région (« strangely fluid and polymorphous »). Le lecteur se rappellera que le lac est vert comme tout ce qui l'entoure :

« Tout à fait vert. Du vert profond de la forêt alentour » (AC, p. 227). Le lac et la forêt se reflètent l'un dans l'autre à tel point qu'on finit par ne plus les distinguer. C'est là un début de conciliation entre les oppositions par couples signalées plus haut. Le lac Vert est un endroit privilégié caractérisé par l'harmonie et l'unité, contrastant avec la division et le conflit qu'a connus Alexandre.

Il est compréhensible qu'Alexandre s'effraie de cette « aventure irréparable » :

The usual person is more than content, he is even proud, to remain within the indicated bounds, and popular belief gives him every reason to fear so much as the first step into the unexplored (Hero, p. 78).

Eliade aussi justifie la crainte du héros : « la conscience humaine est aussi intensément terrorisée par les profondeurs du vide que par la réalité absolue » (M.E.R., p. 74).

Le propriétaire initie Alexandre à son nouveau milieu : « Le Gardeur allait le premier, ouvrant le chemin à travers les framboisiers et l'églantine sauvage ; Alexandre suivait tant bien que mal ; il trébuchait, épuisé par trop d'air, trop de soleil » (AC, p. 189). Selon Campbell, cette sorte d'initiation fait partie de la tradition mythologique : « Not infrequently, the supernatural helper is masculine in form. In fairy lore it may be some little fellow of the wood, some wizard, hermit, shepherd, or smith, who appears [...] » (Hero, p. 72).

Le site est éloigné et suggère l'isolement total par rapport au monde humain : « La vallée ainsi entourée s'ouvrait sur un petit lac, et aucune autre habitation, aucune route tracée n'y avaient accès » (AC, p. 190). Des mots comme « silence », « paix » et « calme » (*Ibid.*) caractérisent le milieu. Alexandre y trouve une solitude dont il n'avait pas idée. Il se rend compte qu'il n'y a pas de comparaison entre la solitude qu'il a connue en ville et celle dans laquelle il vit aujourd'hui (AC, p. 197).

En ville, on peut être seul, mais on est toujours conscient de l'existence des autres, tandis qu'à la campagne, Alexandre se sent plongé dans un isolement total : « De plus en plus grandissait l'impression de vide autour d'Alexandre. La solitude parut absence ; absence de tout [...] » (AC, p. 198). Ici encore le mythologue reconnaît un trait familier. Alexandre laisse derrière lui le monde quotidien pour une réalité nouvelle :

In a word : the first work of the hero is to retreat from the world scene of secondary effects to those causal zones of the psyche where the

difficulties really reside, and there to clarify the difficulties, eradicate them in his own case [...] (Hero, p. 17-18).

Le séjour d'Alexandre dans une cabane sylvestre correspond au voyage mythique : « The sacred cabin represents the Universe. Its roof symbolizes the vault of heaven, the floor the Earth, the four walls the four directions of cosmic space. »¹¹ La cabane d'Alexandre est de dimensions particulièrement modestes :

Et la cabane se révéla si petite qu'Alexandre, habitué pourtant à d'étroits espaces, y jeta un regard furtif et déçu. Jamais il n'aurait cru possible que, se donnant la peine de bâtir une maison, on pût la construire si exigüe (AC, p. 191).

Les dimensions de la cabane, réduites à un niveau micro-cosmique, semblent mettre l'immensité de l'univers à la portée de l'homme et de son intelligence. La vérité universelle qu'il cherche lui est tout à coup accessible.

Le poêle de la cabane d'Alexandre est mentionné directement ou indirectement (comme « son feu ») quatre fois (AC, p. 192, 209, 210, 215). Selon Campbell, « the hearth in the home, the altar in the temple, is the hub of the wheel of the earth, the womb of the Universal Mother whose fire is the fire of life » (Hero, p. 42). Le feu a une valeur symbolique considérable. Gaston Bachelard¹² constate :

Le feu suggère le désir de changer, de brusquer le temps, de porter toute la vie à son terme, à son au-delà. Alors la rêverie est vraiment prenante et dramatique ; elle amplifie le destin humain ; elle relie le petit au grand, le foyer au volcan, la vie d'une bûche et la vie d'un monde. L'être fasciné entend l'appel du bûcher. Pour lui, la destruction est plus qu'un changement, c'est un renouvellement.

Alexandre fait du feu et « le bois s'enflamma, et sur les traits d'Alexandre passa le rayonnement du feu. » (AC, p. 215). Il s'assied devant le poêle comme « auprès d'un ami » (AC, p. 216). Le mal même lui semble écarté : « Tel était son rêve, ce soir, à la clarté du feu qui se mourait. » (AC, p. 220). Le feu est brillant parce qu'il révèle des vérités. Eliade parle de l'importance rituelle du feu, de sa valeur purificatrice sublimée : « une annulation des péchés et des fautes de l'individu et de la communauté dans son ensemble, et non une simple "purification". La régénération est, comme son nom l'indique, une nouvelle naissance [...] une tentative de restauration, même momentanée, du temps mythique et primordial, du temps "pur", celui de l'"instant" de la création » (M.E.R. p. 69).

Ce qui se déroule au lac Vert, c'est la renaissance d'Alexandre Chenevert, d'un homme nouveau en harmonie avec les valeurs et la réalité universelles.

L'arbre joue un rôle important dans le roman comme il le fait dans la littérature mythologique. Il représente souvent l'œil divin à la vision omnisciente, parfois même la parfaite Connaissance (*Hero*, p. 32). L'arbre est l'axe du monde : « The World Axis in its wish-fulfilling, fruitful aspect [...] » (*Hero*, p. 213). Le nom même de notre héros (Chêne vert) indique à quel point le narrateur s'intéresse à l'image de l'arbre, et c'est étendu « sous les branches d'un pin » (*AC*, p. 212) qu'Alexandre se sent tout à fait à l'aise, un état d'âme qu'il regarde comme un « don du ciel » (*AC*, p. 213). Ce sont les arbres qui le réconcilient avec l'idée de la mort : « [l]es arbres s'inclinaient, ils disaient à Alexandre qu'ils vivaient un temps, mouraient, étaient remplacés, et que tout était bien ainsi. » (*AC*, p. 199). Enfin, dans son sommeil, Alexandre est marqué par la présence des arbres : « Une mince branche, sous l'impulsion du vent, frappait à la fenêtre, puis se retirait. Il y avait des moments où cette tige imprimait son ombre délicate sur le visage d'Alexandre. » (*AC*, p. 205).

Eliade fait mention d'un retour à l'unité originelle : « un retour à l'unité primordiale, à l'instauration d'un régime "nocturne" dans lequel les limites, les profils, les distances sont indiscernables [...] pour faire place à la naissance d'une forme nouvelle, issue d'une nouvelle Création » (M.E.R. p. 86). Alexandre fait une promenade le soir : « [l]a lumière s'affaiblit alors d'un coup. Et déjà Alexandre était dans une toute autre région. Les bords du lac avaient perdu leur contour et se confondaient avec l'ombre de grands arbres renversés » (*AC*, p. 196).

La présence de la pluie, elle aussi, se rattache à notre thème. Comme nous l'avons vu plus haut, Eliade souligne que la pluie et l'eau sont des symboles de régénération. Campbell aussi y fait allusion : « The effect of the successful adventure of the hero is the unlocking and release again of the flow of life into the body of the world » (*Hero*, p. 40). Ce « flow of life » est associé avec l'eau sous tous ses aspects. Alexandre « aimait tous ses compagnons de la terre » (*AC*, p. 212) pendant les moments qu'il passe dans un petit bateau sur la

rivière ; et plus avant dans le roman, il salue la venue de la pluie comme un « comble de bienfaits » (AC, p. 216).

Une grande partie de la transformation d'Alexandre au lac Vert se produit en présence de la lune : « [s]ur ses traits apaisés ne se jouaient plus qu'un reflet d'eau et la clarté de la lune » (AC, p. 203) ; « sous la lune rousse » (AC, p. 204) ; « [d]ans la clairière pleine de lune » (AC, p. 213) ; « par son visage en pleine lune » (AC, p. 223) ; « [l]a lune éclairait le sentier »¹³ (AC, p. 239). En mythologie, la lune est un symbole d'optimisme et d'espoir :

Le rythme lunaire non seulement révèle des intervalles courts (semaine, mois), mais sert aussi d'archétype pour des durées considérables ; en fait, la « naissance » d'une humanité, sa croissance, sa décrépitude (son « usure ») et sa disparition sont assimilées au cycle lunaire. Et cette assimilation n'est pas seulement importante parce qu'elle nous révèle la structure « lunaire » du devenir universel, mais aussi par ses conséquences optimistes : car, tout comme la disparition de la lune n'est jamais définitive, puisqu'elle est nécessairement suivie d'une nouvelle lune, la disparition de l'homme ne l'est pas davantage, en particulier, la disparition même d'une humanité tout entière (déluge, inondation, engloutissement d'un continent, etc.) n'est jamais totale, car une nouvelle humanité renaît d'un couple de survivants. (M.E.R. p. 106).

La présence de la lune fait partie de la liste impressionnante d'images, de symboles et de rituels qui rattachent le roman à la tradition mythologique.

Le fait même qu'Alexandre trouve un grand plaisir à prendre ses repas a des implications mythologiques. Il apprécie le thé qu'il boit et les aliments qu'il consomme et il en est reconnaissant aux habitants des pays lointains qui les ont produits (AC, p. 242). Il rejoint par là la mythologie primitive, où la nourriture joue un rôle rituel dans le Renouveau (« The new harvest and the sacramentalization of food »¹⁴).

Nous avons étudié jusqu'ici les éléments significatifs qui accompagnent le héros dans son voyage et les rites qui rendent possible la révélation. Nous examinerons à présent la révélation même pour voir en quoi l'expérience d'Alexandre ressemble à la quête légendaire du héros.

« Dream is the personalized myth, myth the depersonalized dream » (*Hero*, p. 19). Le chapitre douze commence par une description d'Alexandre endormi :

Il s'en alla de ce monde, les paupières tranquilles, les bras doucement allongés à ses côtés, tel un noyé dont la face est tournée vers le ciel [...]

Il descendit un long fleuve d'oubli et lui-même était ce fleuve libre et noir (AC, p. 203).¹⁵

Il semble qu'Alexandre soit mort et que son corps dissous ait été absorbé par une réalité supérieure. Il est en fait décrit comme « dissous » (AC, p. 204) et « délivré » (AC, p. 203). Il entre dans « cet abîme marin » et flotte vers « les cavernes de l'inconnu » (AC, p. 204).

En même temps que son corps se dissout, sa vie spirituelle acquiert une nouvelle dimension (« Alexandre n'avait plus à répondre du péché originel [...] » (AC, p. 203) ; il est libéré autant du passé que de l'avenir (AC, p. 204). Il ressemble à certains hommes « [qui] [...] sont remontés avec des poèmes tout faits ; ou des équations résolues » (AC, p. 205).

Dans ces passages, Alexandre transcende le temps historique et se voit projeté dans le temps mythique où l'individu en tant que tel n'existe plus. En revanche, il connaît l'union avec une réalité transcendante qui existait avant le temps dit historique ou chronologique et qui existera après lui. Ce que nous évoquons ici, c'est le temps « sacré » du mythe, lequel incarne une vérité qui dépasse l'homme moyen et à laquelle tout homme aspire en secret. Dans cet état exceptionnel, la vérité parfaite éclaire le privilégié et l'initié retourne complètement régénéré à son ancien état (« des poèmes tout faits [...] des équations résolues »).

En termes mythiques, Alexandre a atteint le but ultime, « a reconciliation of the individual consciousness with the universal will » (*Hero*, p. 238) :

The individual [...] gives up completely all attachment to his personal limitations, idiosyncrasies, hopes and fears, no longer resists the self-annihilation that is prerequisite to rebirth in the realization of truth, and so becomes ripe, at last, for the great at-one-ment. His personal ambitions being totally dissolved, he no longer tries to live but willingly relaxes to whatever may come to pass in him ; he becomes, that is to say, an anonymity. The law lives in him with his unreserved consent. (*Hero*, p. 236-237).

À ce point du roman Alexandre résout la crise non pas en affirmant son individualité mais en la dissolvant complètement.¹⁶

Le héros se rend compte alors pour la première fois qu'une force surnaturelle le soutient : « that there is a benign power everywhere supporting him in his superhuman passage »

(*Hero*, p. 97). Alexandre se lance dans une nouvelle relation avec Dieu : « [le] contentement diffus dans la vallée le pénétra d'une certitude de Dieu telle que jamais encore il n'en avait éprouvé » (AC, p. 208) [...] « Il tourna le visage vers le point éloigné du ciel où il continuait à situer son Créateur, et il ne manqua pas de le remercier. » (AC, p. 213).

Que cet instant privilégié d'accord et d'harmonie ne dure pas, du moins sous cette forme, jusqu'à la fin du roman, c'est là une circonstance qui ne diminue ni l'authenticité ni l'importance de l'expérience même : « La grande affaire, c'était que le lac Vert fût et qu'Alexandre l'eût vu de ses yeux. Après, il en garderait toujours la possession » (AC, p. 229).

Alexandre se sent à l'aise et en harmonie avec le cosmos quand il se trouve au milieu de la nature, au sein d'un monde associé à la femme, dans l'imagination populaire, sous le nom de « Dame Nature ». Nous avons vu au début du roman qu'Alexandre même encore à l'âge adulte (AC, p. 15) appelait parfois sa mère dans son sommeil et qu'il éprouvait la nécessité d'être « quitte envers sa mère » (AC, p. 42). Tout à la fin du roman, il est toujours tourmenté par la pensée qu'il a contribué à la mort de sa mère par un manque d'égards (AC, p. 363). Cependant, au sein de la mère de toute création, la Nature, Alexandre se sent rassuré :

Mother Nature herself supports the mighty task (*Hero*, p. 72) [...] For she (the Queen Goddess of The World) is the incarnation of the promise of perfection; the soul's assurance that, at the conclusion of its exile in a world of organized inadequacies, the bliss that once was known will be known again : the comforting, the nourishing, the "good" mother — young and beautiful — who was known to us, and even tasted, in the remotest past (*Hero*, p. 111).

L'expérience transcendante d'Alexandre, qui a lieu précisément dans ce milieu, répond à un besoin psychologique profond et lui permet de résoudre un conflit dont il a souffert toute sa vie.

Le voyage d'Alexandre est en réalité un voyage au centre de lui-même. Il prend conscience d'un son qui le suit et découvre que ce n'est pas autre chose que « sa propre respiration » (AC, p. 197). Il devient « pour lui-même une source d'étonnement presque constant. Ce fut le premier plaisir d'Alexandre dans la solitude : découvrir en lui autant de promesses d'inconnu que chez un étranger » (AC, p. 200).

Il ne ressent plus le besoin « de se voir exprimé par le talent des autres ; à travers les écrits, il s'était cherché » (AC, p. 140). La connaissance de soi et la découverte de soi font partie de l'aventure mythique. Eliade observe que la projection de l'individu dans le temps mythique n'a lieu qu'à certains moments : « [les] intervalles essentiels, c'est-à-dire ceux où l'homme est véritablement lui-même » (M.E.R. p. 50). La simultanéité de la découverte du moi essentiel et de l'être transcendant s'accorde parfaitement avec la quête mythique : « tout homme possède la vérité *en lui*, il suffit de la lui rappeler, de la mettre au jour. »¹⁷ Selon les penseurs classiques aussi bien que pour les philosophes indiens, l'homme souffre parce qu'il ignore son propre « centre », c'est-à-dire parce qu'il n'a pas conscience de son âme :

La souffrance, le drame, le désastre de la condition humaine sont dus à une amnésie absurde : l'homme ne se souvient plus de la vérité (Socrate), il ne reconnaît plus son âme (Samkhya-Yoga). [...] le salut, pour Socrate comme pour la philosophie indienne, réside dans la capacité de l'homme à se rappeler ou à reconnaître la vérité. Mais cette « vérité » est dans l'homme, elle forme le centre même de son être.¹⁸

La quête de la vérité est donc à la fois un voyage vers l'intérieur où on descend en soi-même et un voyage vers l'extérieur où on dépasse le moi :

Certes, « les chemins » de la métaphysique et de la religion vers « le centre » suivent des directions opposées : la métaphysique découvre le centre dans l'homme alors que la religion le découvre dans le sacré, en dehors de l'homme. Néanmoins, « les directions » des chemins ne doivent pas nous tromper et nous faire croire à une incompatibilité des deux « voies », métaphysique et religieuse. Car, s'il est vrai que dans le cas de l'itinéraire métaphysique, l'homme découvre en soi la réalité absolue, il n'en est pas moins vrai que ce principe ontologique n'appartient pas à l'homme en tant que tel, mais qu'il le précède et le transcende.¹⁹

Une nouvelle série d'oppositions est donc résolue au lac Vert : il n'y a pas de véritable différence entre le moi et le transcendant, entre le moi et les autres : « where we had thought to travel outward, we shall come to the center of our own existence ; where we had thought to be alone, we shall be with all the world » (Hero, p. 25). Même la distinction entre le héros et le lecteur disparaît : « The hero is symbolical of that divine creative and redemptive image which is hidden within us all, only waiting to be known and rendered into life » (Hero,

p. 39) « the mighty hero [...] is each of us : not the physical self visible in the mirror, but the king within » (*Hero*, p. 365).

Le renaissance du héros représente donc la possibilité d'une régénération du monde. Notons toutefois que la renaissance dont il s'agit ne reproduit pas exactement ce qui a existé auparavant, mais recrée plutôt la même entité sous une forme nouvelle : « Only birth can conquer death — The birth, not of the old thing again, but of something new. Within the soul, within the body social, there must be [...] a continuous "recurrence of birth" [...] to nullify the unremitting recurrences of death » (*Hero*, p. 16). Alexandre se réveille au lac Vert :

Les premières manifestations de la vie pénétraient en ce pays muet par une gradation lente vers la conscience. Avant de s'entrevoir lui-même, Alexandre percevait la fraîcheur du matin. L'appel de l'oiseau fut plus fort, plus rapproché. Aussi doucement qu'une longue et dernière vague souple apporte à la rive son écume et ses fleurs, le sommeil déposa Alexandre sur le seuil du jour (AC, p. 206).

La première phrase ne fait pas mention d'Alexandre. C'est comme si la vie même était créée, comme si le monde entier se régénérait (« La vie lui parut innocente », AC, p. 206). À son réveil, Alexandre n'a d'abord pas conscience de sa personne physique et ne connaît que le jour lui-même, puis l'appel de l'oiseau. L'oubli temporaire de son moi au profit du monde environnant fait partie du processus qu'il a subi. Grâce à la paix et à l'harmonie, ce jour constitue pour Alexandre « la plus belle journée de son existence » (AC, p. 207). Le narrateur intervient directement tout à la fin de cette séquence pour souligner l'universalité de l'expérience : « Elle [la journée] seule fut comme devrait être toute la vie » (AC, p. 207).

La transformation qu'a subie Alexandre est mise en lumière par une série de contrastes qui font ressortir les changements survenus. Habitué à la sonnerie du réveille-matin, il connaît maintenant un « réveil naturel » (AC, p. 208). Accoutumé à se juger lui-même et à juger les autres sans bienveillance, il lui vient inopinément « des pensées joyeuses » (AC, p. 209). En outre, il retrouve son appétit et il s'endort sans difficulté quand il est fatigué. Dans le passé, il se sentait « soumis à l'heure », alors que maintenant « il s'abandonnerait à ses impulsions » (AC, p. 210). Il est gai et se sent rajeuni : « [...] il retenait la sagesse apprise, la leçon, mais ni la fatigue, ni l'usure » (AC, p. 211). Plus sage et plus fort à cause de la leçon

apprise, il profite autant de l'âge que de la jeunesse et finit de la sorte par neutraliser encore une série d'oppositions.

Alexandre n'est plus le même homme que dans la première partie du roman : « Il était devenu un étranger pour lui-même, et vivre avec cet étranger était beaucoup plus aisé, mille fois plus agréable que de vivre avec le vieil Alexandre » (AC, p. 209). L'homme moderne, nous a-t-on rappelé, a perdu sa « primitive²⁰ insouciance » (AC, p. 164). En retournant à la source de toute vie — c'est dans ce sens qu'on doit comprendre le mot « primitive » — Alexandre subit un changement radical.

Ce changement prend la forme d'une nouvelle perception du monde : « Alexandre découvre [...] le matin (AC, p. 211) [...] il découvre la nuit » (AC, p. 213). La petite cabane lui apparaît maintenant comme un abri « assez grand » ayant « tout ce qu'il [faut] » (AC, p. 209). Lorsque le narrateur nous dit que « de la cabane on entendait la source » (AC, p. 209), il y a deux façons possibles d'entendre le mot « source » : c'est à la fois l'origine de l'eau et l'essence même de la vie.

Conscient de ce qui lui a été donné au lac Vert, Alexandre tient à partager sa vision : « Il frottait ses mains dans l'anticipation heureuse de ce que les hommes, qui ne s'en doutaient pas encore, allaient recevoir d'Alexandre Chenevert » (AC, p. 242). Il essaie de mettre ses pensées par écrit :

[Il] montrerait le chemin. Il dirait que Dieu veut notre bonheur et qu'eux-mêmes, les hommes, sont rarement aussi mauvais qu'ils le croient. Enfin, lui, qui avait tant reçu des autres, allait à son tour faire du bien. Il dirait comment la paix vient, ensuite l'espoir... (AC, p. 243)

Par une ironie cruelle du sort, il ne réussit à écrire que « des banalités » (AC, p. 244).²¹

Pour comprendre et accepter ce décalage entre le désir et l'accomplissement, il faut se reporter à l'extrait suivant :

Il s'attarda à regarder les étoiles. Il repéra les mieux connues : celle-ci doit être Saturne. Voici la Grande Ourse... et l'étoile Polaire. Des parcelles d'interprétation humaine, arrachées à cet univers bouleversant, le réchauffaient. En vérité, la découverte du monde par un homme appuyé sur des siècles et des siècles de civilisation éblouit le cœur (AC, p. 214).

Ce passage sur la découverte faite par Alexandre renferme aussi un message relatif à la communication. En ville, Alexandre n'avait connu que la hâte et la précipitation ; ici, en revanche, il s'arrête pour mieux voir. Il remarque les étoiles et

prend plaisir à les nommer alors que dans le milieu urbain, il n'avait même pas conscience de l'arrivée du printemps (AC, p. 104). L'univers lui paraît écrasant à cause de son immensité comparée à la petitesse de l'homme. Cependant, il est rassuré par la pensée que ce vaste univers a été nommé par les hommes qui l'ont précédé et qui y ont trouvé un ordre et un sens. Maintenant, c'est son tour. Quoique le monde soit vieux et que d'autres aient découvert les planètes et les étoiles — il est « appuyé sur des siècles... de civilisation » — il en fait la découverte, sa *propre découverte personnelle et intime*. Cette découverte étonnante par « un²² homme... éblouit le cœur ». L'expérience d'Alexandre est vue encore une fois sous un angle symbolique. Il n'est qu'un homme parmi d'autres, mais sa « découverte du monde » éblouit le cœur. Le monde a maintenant un sens parce qu'il l'a personnellement découvert pour lui-même comme tout le monde, par extension, a la possibilité de le faire. Nous sommes donc désormais en mesure d'évaluer le décalage qui existe entre la compréhension qu'Alexandre a maintenant de son aventure au lac Vert et son incapacité de l'exprimer par écrit : l'expérience lui appartenait à lui seul. Si d'autres sont destinés à apprendre cette leçon, ils devront entreprendre le même voyage spirituel. Tout comme Alexandre ne pouvait pas se trouver lui-même à travers les écrits des autres, eux non plus ne pouvaient atteindre la vérité en lisant ce qu'il aurait écrit. Le sens même de la quête se trouve dans un contact unique et personnel avec la réalité transcendante. Nous étudierons plus tard le thème de l'incommunicabilité, mais pour le moment il est important de constater que la sagesse acquise par Alexandre n'est pas transmissible.

Eliade²³ signale que dans un certain nombre de cultures primitives « ritual peregrinations continue for ten or twelve days » (p. 44) et en fait Alexandre quitte le lac Vert deux jours avant la fin de ses vacances de deux semaines (AC, p. 251).

III. *Le retour à la ville*

Suivons maintenant la rentrée en ville d'Alexandre dans la troisième partie du roman. Le héros fait face à des difficultés qui paraissent insurmontables :

This brings us to the final crisis of the round, to which the whole miraculous excursion has been but a prelude — that, namely, of the

paradoxical, supremely difficult threshold-crossing of the hero's return from the mystic realm into the land of the common day. Whether rescued from without, driven from within, or gently carried along by the guiding divinities, he has yet to re-enter with his boon the long-forgotten atmosphere where men who are fractious imagine themselves to be complete. He has yet to confront society with his ego-shattering, life-redeeming elixir, and take the return blow of reasonable queries, hard resentment, and good people at a loss to comprehend. (*Hero*, p. 216).

Pendant son voyage de retour et à son arrivée, l'euphorie cède devant le désespoir. La ville est dépeinte comme pratiquement inhabitable, l'antithèse même de la vie qu'il venait de vivre au lac Vert.²⁴ Elle paraît encore pire ici que dans la première partie à cause du contraste frappant avec le lac Vert.

La ville est sale (« L'air se vicia d'odeurs », AC, p. 254 ; « De loin, on voyait comme un nuage de fumée stagnante », AC, p. 256). Tout y semble faux et artificiel : « Chalets en similibrique, en simili-pierre... dans un pays riche de beaux bois » (AC, p. 255-256). La ville évoque des restrictions anormales : « [...] les champs [...] étaient contenus par des clôtures en barbelé » (AC, p. 256). Chacun y est engagé dans une lutte désespérée rien que pour assurer sa simple subsistance : « Quelques arbres chargés de poussière luttèrent pour leur existence » (AC, p. 257).²⁵ L'image de la statue du Christ « relié[e] par des fils électriques à un poteau de l'Hydro-Québec » (AC, p. 255) constitue une condamnation amère de la vie déshumanisée de la ville. Le symbole même de la rédemption ravalé au rang d'une vulgaire machine, une de plus ! L'horizon est borné, littéralement autant que métaphoriquement, par la prolifération d'enseignes et de panneaux publicitaires (AC, p. 254-255). Quand Alexandre levait le regard vers le ciel au lac Vert, il se sentait grandi. Ici, par contre, dans une scène qui est une cruelle parodie de l'autre, il lève les yeux « [e]t il lut dans le ciel : BUVEZ PEPSI-COLA. » (AC, p. 261). Plus loin, il découvre que, « [...] au-dessus de ses yeux, l'insolente image d'une jeune fille aux seins épanouis vantait l'élasticité du soutien-gorge Elastex. » (AC, p. 265).

Il n'est pas étonnant dans ces conditions qu'Alexandre, conscient de tout ce qui l'attend à son retour, se replie sur lui-même (AC, p. 255) et que les autres « estivants » finissent par se disputer (AC, p. 254). Très déçu à ce moment, il se rend compte qu'il y a quelque chose qui ne va pas : « Ce qui lui

arrivait était pire que la solitude : comme un atroce mal-entendu» (AC, p. 259). La qualité de son idéal lui paraît maintenant faussée et déformée et sa mise en œuvre gravement compromise.

Il s'agit de ne pas perdre complètement de vue ce qui a été révélé et de garder

this cosmic standpoint in the face of an immediate earthly pain or joy. The taste of the fruits of temporal knowledge draws the concentration of the spirit away from the center of the eon to the peripheral crisis of the moment. The balance of perfection is lost, the spirit falters, and the hero falls (Hero, p. 223-224) [...] « The returning hero, to complete his adventure, must survive the impact of the world » (Hero, p. 226).

Dans le chapitre dix-huit, le premier de la troisième partie du roman, on fait l'inventaire des problèmes que la société d'après-guerre doit résoudre, entre autres l'inflation, le pont aérien de Berlin, des alarmes concernant la santé publique, et une prise de conscience nouvelle de la menace d'une guerre atomique. Le monde auquel retourne Alexandre est violent à l'extrême, comme le prouve l'attentat contre Gandhi, l'homme qui symbolisait la paix.

Alexandre ne réussit pas davantage, au début, sur le plan individuel. Nous apprenons que « son œil fixe troublait des inconnus » (AC, p. 271), et sa propre femme ne comprend pas son désir de jeûner en mémoire de Gandhi : « On jeûne pour Notre-Seigneur ; on ne jeûne pas pour un Hindou » (AC, p. 279). D'après Campbell, cette incompréhension est le sort commun des héros qui rentrent au bercail :

The return and reintegration with society, which is indispensable to the continuous circulation of spiritual energy into the world, and which, from the standpoint of the community, is the justification of the long retreat, the hero himself may find the most difficult requirement of all [...] if the hero [...] makes his safe and willing return, he may meet with such a blank misunderstanding and disregard from those whom he has come to help that his career will collapse (Hero, p. 36-37).

Campbell explique que « martyrdom is for saints, but the common people have their institutions » (p. 217), de sorte que « the boon brought back from the transcendent deep becomes quickly rationalized into nonentity » (p. 218). Le héros se trouve en fin de compte « playing the idiot before a jury of sober eyes » (p. 218).

Cependant, malgré toutes les désillusions auxquelles il a droit, Alexandre ne rejette jamais complètement son rêve

d'harmonie et de paix universelles. Sa ténacité est le résultat du succès qu'il a déjà goûté. Son expérience au lac Vert constitue pour lui une victoire au moins partielle: «in the sense that it places our true being not in the forms that shatter but in the imperishable out of which they again immediately bubble forth, mythology is eminently untragic» (*Hero*, p. 269). La réussite d'Alexandre sur les plans humain, psychologique et spirituel est considérable. Les victoires, en mythologie, «represent psychological, not physical triumphs» (*Hero*, p. 29).

Comme on le voit dans l'image suivante, le succès est précaire et menacé :

À travers les autos, contre les énormes pneus doubles d'un camion, il vit une silhouette de gamin monté sur deux minces roues et qui pédalait. La vulnérabilité de l'enfant avec ses mains nues, son dos fragile, son visage exposé, le rendit exécration à Alexandre. Le gamin se faufila à travers les voitures jusqu'à l'autobus, se laissa remorquer, et il sifflait, le petit malheureux! Le lourd véhicule le frôla. Alexandre se recula d'instinct. Mais déjà, le petit livreur s'était écarté, adroit comme un singe (AC, p. 258).

Alexandre craint pour la vie du gamin, «fragile», «exposé», «vulnérable», au milieu de la circulation. Mais ce dernier réussit à garder son équilibre et à survivre grâce à son assurance («il sifflait») et à son habileté. Peut-être le cycliste incarne-t-il les qualités et l'adresse nécessaires à la vie dans la société moderne. Tout homme ne doit-il pas savoir garder son équilibre pour assurer sa conservation dans des circonstances très difficiles ?

C'est le thème de la communication et de l'incommunicabilité qui met le mieux en lumière la précarité de l'équilibre à maintenir et la fragilité du succès. Nous avons fait état plus haut de la déception d'Alexandre devant son impuissance à exprimer sous forme écrite les vues éblouissantes qu'il concevait au lac Vert. Le noble idéal d'Alexandre ne semble-t-il pas voué à l'échec ? Est-il possible de communiquer sa vision à autrui ? Après un entretien plein d'aigreur avec Godias, Alexandre médite cette question primordiale : «En allait-il jamais autrement de l'expérience, vérité somme toute incommunicable ?» (AC, p. 63). Sur son lit de mort à la fin du roman, il revient à l'idée de l'incommunicabilité : «[...] il ne pourrait rien expliquer aux autres. Son expérience, comme toujours, leur resterait improfitable.» (AC, p. 357).

Le héros mythique, précisément, est celui-là même qui fait l'expérience d'une découverte personnelle suivie de l'angoisse causée par l'incommunicabilité :

How to teach again [...] what has been taught correctly and incorrectly learned a thousand times, throughout the milleniums of mankind's prudent folly? This is the hero's ultimate difficult task [...] How to translate into terms of "yes" and "no" revelations that shatter into meaninglessness every attempt to define the pairs of opposites? (Hero, p. 218).

Alexandre finit par comprendre qu'en dépit de sa lucidité, il est impuissant à faire autre chose que de servir de guide :

The point is that Buddahood, Enlightenment, cannot be communicated, but only the way to Enlightenment. This doctrine of the incommunicability of the Truth which is beyond names and forms is basic to the great Oriental, as well as to the Platonic, traditions. Whereas the truths of science are communicable, being demonstrable hypotheses rationally founded on observable facts, ritual, mythology, and metaphysics are but guides to the brink of a transcendent illumination, the final step to which must be taken by each in his own silent experience. (Hero, note, p. 33-34).

Selon cette définition, Alexandre jouit d'un grand succès. Nous examinerons plus tard l'effet qu'il a sur les autres, dans quelle mesure il sert de guide. Qu'il suffise de dire pour le moment que sa réussite dans ce domaine, son action sur ses semblables, comme c'est le cas pour d'autres héros de la mythologie, ne peuvent être entièrement satisfaisantes. Il ne peut pas transformer le monde à lui seul. Chacun devra participer activement à l'opération. C'est là une faiblesse inhérente à la vision mythique.

L'impuissance des forces politiques à agir efficacement sur la société est dépeinte de façon saisissante :

Ainsi les Trois Grands étaient presque toujours réunis en quelque coin du globe. Ils échangeaient des vues à travers leurs interprètes. Pouvaient-on leur demander plus, à ces pauvres Trois Grands, à leur âge, fatigués comme ils devaient l'être, et peut-être malades — en tous cas, Roosevelt avait entrepris ses dernières démarches en bien mauvaise condition de santé — que de se mettre sans cesse en branle à travers le ciel ? (AC, p. 277).

Les grands hommes politiques de l'époque à la recherche de la paix mondiale étant décrits comme « pauvres », « fatigués » et « malades », comment peut-on manquer de voir que leurs efforts sont vains et que leur tentative est vouée à l'échec. Le besoin qu'ils ont d'interprètes souligne de façon dramatique

leur incapacité de communiquer l'un avec l'autre. Le message évident de ce passage est que la paix authentique et l'harmonie seront atteintes, dans le monde romanesque de Gabrielle Roy, non grâce à des solutions imposées par des forces extérieures mais plutôt grâce à des individus qui auront d'abord réalisé la paix intérieure.

La vision et la sagesse du héros, si grandes qu'elles soient, ne peuvent donc être transmises aux autres parce que, comme dans le cas des Trois Grands, elles ne peuvent pas être imposées de l'extérieur. Ce sont nécessairement des acquisitions individuelles. Toutefois le héros peut montrer le chemin. L'incommunicabilité peut être transcendée dans des cas particuliers, permettant ainsi au héros de dispenser à ses semblables ne serait-ce qu'une parcelle de ce qu'il a d'unique. Lorsque nous avons parlé de l'entrevue d'Alexandre avec le docteur Hudon dans la première partie du roman, nous avons vu là l'exemple typique d'une situation où la présence d'Alexandre avait assez de force pour provoquer chez le médecin des sentiments de compassion et de tendresse. La femme d'Alexandre, Eugénie, découvre « avec étonnement » à la fin du roman les qualités de son mari ainsi que sa bonté qui « lui avait ouvert le cœur » (AC, p. 351). Elle trouve « qu'ils s'aimaient » (AC, p. 352). Il y a des gens qui viennent « du bout de la ville » (AC, p. 336) pour voir Alexandre à l'hôpital, il y est entouré de corbeilles de fruits et de bouquets de fleurs (AC, p. 338) ; au point qu'en fin de compte il est « accablé de cette importance qu'il avait acquise » (AC, p. 337).

C'est ensuite un défilé d'amis et de connaissances qui viennent voir Alexandre et, pour couronner ces attentions, la visite d'un homme qui lui est en fait étranger. Il y a d'abord les « deux petites de la banque » et « les amis » (AC, p. 339). Godias apparaît deux fois (AC, p. 364, 360), M. Fontaine vient lui présenter ses respects (AC, p. 361), Violette Leduc (AC, p. 361) et Oswald Pichette (AC, p. 364), d'anciens clients, lui rendent visite, et sa fille, Irène, vient passer un moment avec lui (AC, p. 365). La visite finale est celle d'Horace Desnoyers, « [u]n inconnu pour vous... Monsieur Chenevert... mais j'ai pensé que ça vous déplairait pas qu'un inconnu vienne vous remercier. » (AC, p. 366-367). La visite de cet étranger est hautement symbolique. Il s'appelle Horace Desnoyers (race des noyés). Il parle au nom de ceux qui ont

rendu visite à Alexandre et surtout au nom de tous ceux qui ne l'ont pas fait. Il offre ses remerciements de la part de tout le monde ; son geste constitue le témoignage d'une gratitude universalisée et exprime la reconnaissance que la société tout entière doit à Alexandre.

Après la visite d'Horace Desnoyers, le narrateur commente l'influence du protagoniste : « Qui aurait pu penser qu'Alexandre avait eu tant d'amis ! » (AC, p. 367). Le dernier personnage à être touché par ce drame est très important. C'est l'abbé Marchand. L'abbé a essayé de consoler Alexandre sur son lit de mort à l'aide de platitudes auxquelles lui-même ne croyait pas. D'ordinaire si content de lui-même, l'abbé reconnaît à son tour qu'Alexandre lui a permis de pénétrer des vérités auxquelles il ne s'attendait pas. Lorsque Alexandre lui dit qu'il n'aura jamais la possibilité de communiquer la vérité qui lui sera révélée après sa mort, « [p]eut-être me l'avez-vous déjà fait comprendre, dit l'abbé, penchant la tête » (AC, p. 369).

La visite des amis et de la famille, et surtout celle, très symbolique, d'Horace Desnoyers, la « conversion » de l'abbé Marchand (un prêtre superficiel et suffisant métamorphosé en apôtre sincère) tous ces exemples sont la preuve de l'influence exercée par la présence d'Alexandre Chenevert. Comme il est maintenant, en termes mythologiques, « centred in the source, he makes visible the repose and harmony of the central place [...] To see him is to perceive the meaning of existence » (*Hero*, p. 347). Pour avoir vu et reconnu le héros, « each discovers himself enhanced, enriched, supported and magnified. His role, however unimpressive, is seen to be intrinsic to the beautiful festival-image of man — the image, potential yet necessarily inhibited, within himself » (*Hero*, p. 383). La vie d'Alexandre est revêtue d'une sorte d'aura tout à la fin du roman lorsque l'importance de son existence est perçue : « Jusqu'au bout, les uns et les autres, ils défendirent cette pauvre vie [d'Alexandre] comme si elle avait été précieuse, unique et en quelque sorte irremplaçable » (AC, p. 372).

Même s'il ne peut transformer le monde à lui seul, Alexandre finit donc par toucher les autres par ses propres souffrances. Celles-ci deviennent l'ultime espoir de réaliser son idéal. Lui-même a toujours été sensible à la souffrance des autres : il se croyait « comme absous de lui-même » (AC, p. 127) quand il

éprouvait de la commisération pour sa femme malade, et il se sentait plus proche de sa fille, Irène, quand il partageait son angoisse. Il a trouvé monstrueux que Godias osât prétendre qu'il n'existait pas de souffrance dans le monde (« [p]our se maintenir heureux Godias avait besoin de nier le malheur [...] », AC, p. 65-66).

Après son illumination au lac Vert, Alexandre comprend le rôle de la souffrance qui fait se manifester la compassion et qui crée ainsi la fraternité dont il rêvait : « Il faut souffrir pour comprendre » (AC, p. 283). Dès son retour en ville tout lui rappelle l'existence de la souffrance. Les manchettes des journaux concentrent l'attention générale sur une tornade au Texas, sur une grève, sur l'échec d'une conférence pour la paix (AC, p. 260-261). Des panneaux l'adjurent de donner aux œuvres charitables et lui mettent sous les yeux des images de misère et de famine (AC, p. 265). Enfin, sa rentrée en ville permet à Alexandre de voir ce qu'il n'avait jamais remarqué auparavant — qu'il y en a d'autres qui souffrent comme lui : « Jamais encore Alexandre n'avait cru les autres hommes aussi sensibles que lui. Mais, aux visages las qui l'entouraient, il jugea les autres tout aussi malheureux » (AC, p. 263). Au lac Vert Alexandre avait compris qu'un lien de solidarité l'unissait à ses semblables grâce à leur bonté et à leur désir de faire le bien. À présent, un lien nouveau est créé. Alexandre se sent uni aux autres hommes par la souffrance commune. L'aventure du lac Vert, suivie de sa rentrée en ville, sont des étapes nécessaires pour faire comprendre à Alexandre qu'il n'est pas seul, et que sa situation n'est pas unique.

La réconciliation la plus poignante qui soit due à la souffrance est celle d'Irène et de son père peu avant la mort de ce dernier. Irène finit par le connaître de « cette longue et vraie connaissance des autres qui ne nous vient qu'à travers la peine » (AC, p. 366). De là on passe à la généralisation du principe :

— Pauvre petite fille! la plaignit-il, sachant qu'il souffrirait en elle, comme sa mère en lui avait continué d'endurer la vie. Pauvre petit Paul! dit-il ensuite, n'apercevant point de fin à cette chaîne de transmission de la douleur, et alors, faiblement, comme un espoir lointain, il lui sembla entrevoir ce que pouvaient être les intentions de Dieu; comment les êtres jamais ne seraient vraiment séparés... (AC, p. 366)

Par la souffrance, les hommes prennent conscience de leur vulnérabilité commune et de leur commune destinée, et en cela réside leur espoir et leur salut :

The sufferer within us is that divine being. We and that protecting father are one. This is the redeeming insight. That protecting father is every man we meet. And so it must be known that, though this ignorant, limited, self-defending suffering body may regard itself as threatened by some other — the enemy — that one too is the God. (Hero, p. 161)

Ce concept pourrait bien être le plus difficile à saisir de l'équation mythologique. La souffrance du héros est un élément positif et non négatif comme il est naturel de le croire : « The "grave and constant" in human suffering, then, leads — or may lead — to an experience that is regarded by those who have known it as the apogee of their lives, and which is yet ineffable. And this experience, or at least an approach to it, is the ultimate aim of all religion, the ultimate reference of all myth and rite. »²⁶

En mythologie, « de telles souffrances ont pu être supportées [...] parce qu'elles ne semblaient ni gratuites ni arbitraires [...] [la] souffrance avait un sens ; elle répondait, sinon toujours à un prototype, du moins à un ordre dont la valeur n'était pas contestée » (M.E.R. p. 114). Non seulement la souffrance d'Alexandre lui a fait apprécier l'angoisse de son prochain, mais ses compagnons d'infortune à leur tour le reconnaîtront comme un des leurs et finiront par l'accueillir.

Si Alexandre a en effet voyagé jusqu'au centre de lui-même pour y recevoir la révélation du monde de la réalité transcendante, s'il a enfin compris le rôle de la souffrance, pourquoi semble-t-il rejeter Dieu à la fin du roman ? À l'article de la mort, il dit à l'abbé Marchand qu'il préférerait souffrir sur cette terre plutôt que de rencontrer Dieu (AC, p. 309). Il constate qu'il y a d'autres hommes qui ont souffert autant que Jésus (AC, p. 318) et finit par se déclarer prêt à renoncer au bonheur éternel au profit d'un monde meilleur ici bas (AC, p. 343).

L'explication réside, en partie, dans le fait qu'Alexandre ne rejette que le dieu borné et étroit tel que le conçoit l'abbé Marchand, dont le nom, d'ailleurs, évoque une activité commerciale plutôt que la participation sacerdotale aux mystères sacrés de la Révélation. L'abbé, tout comme Godias, ne fait pas face à la peine des autres (AC, p. 310). Tout ce qu'il sait

faire, c'est de recourir à l'intimidation pour pousser Alexandre à accepter Dieu (AC, p. 319). Il n'y a pas beaucoup de prêtres selon Alexandre qui soient venus à Dieu pour l'amour de l'homme (AC, p. 312) ; la plupart sont « comme la police de Dieu » (AC, p. 313). Alexandre ne se souvient que d'un seul vicaire qui ait compris que « nous sommes tous dans le même cas » (AC, p. 313), « un vicaire qui s'occupait particulièrement d'œuvres sociales » (AC, p. 314).

Alexandre rejette donc le christianisme traditionnel pour une forme universelle de réalité transcendante ou, comme nous l'avons indiqué plus haut, pour une conception différente de la responsabilité sociale de l'église. Ces vues concordent avec le thème mythologique :

The understanding of the final — and critical — implications of the world redemptive words and symbols of the tradition of Christendom has been so disarranged, during the tumultuous centuries that have elapsed since St. Augustine's declaration of the holy war of *Civitas Dei* against the *Civitas Diaboli*, that the modern thinker wishing to know the meaning of a world religion (i.e. a doctrine of universal love) must turn his mind to the other great (and much older) universal communion : that of the Buddha, where the primary word is still peace — peace to all beings. (Hero, p. 159)

Alexandre imagine la disparition de toute contradiction et de tout conflit, l'homme ne s'opposant plus ni à lui-même ni à son prochain, et l'abolition de toute distinction entre Dieu et l'homme, entre le ciel et la terre. Il rêve d'« un peu de ciel sur cette terre » (AC, p. 335), d'une réconciliation entre le ciel et la terre méritée par la bonté de l'homme : « Comme ciel, il ne pouvait voir rien de meilleur que la terre, maintenant que les hommes étaient devenus bons voisins » (AC, p. 342). En prenant la main de l'homme qui partage sa chambre d'hôpital, Alexandre sait qu'il est « moins seul devant Dieu » (AC, p. 321).

L'unité que prévoit Alexandre est en opposition directe avec les distinctions marquées faites par l'abbé Marchand entre l'homme et Dieu, le ciel et la terre, le temps et l'éternité. C'est ce type de conception et celui-là seulement que refuse Alexandre. Il a une vue plus large qu'exprime le message de fraternité universelle et d'amour incarné par Gandhi. En fait, Alexandre s'identifie à Gandhi (AC, p. 10) et il est frappé d'horreur lorsque celui-ci est assassiné (AC, p. 278).

En dernière analyse, Alexandre ne rejette rien ; il représente l'affirmation. Il proclame une conception de l'être divin appréhendé à travers l'amour humain. Il entrevoit l'union de Dieu et de l'homme par l'étincelle divine qui est en l'homme lorsqu'elle sera, dans une ultime illumination, enfin reconnue. Il s'agit d'une harmonisation du ciel et de la terre qui serait la fin de toute division et de tout conflit.

« The last act in the biography of the hero », dit Campbell, « is that of the death, or departure. Here the whole sense of the life is epitomized. Needless to say, the hero would be no hero if death held for him any terror ; the first condition is reconciliation with the grave » (*Hero*, p. 356). Alexandre accepte sa mort à la fin du roman (*AC*, p. 323) et comprend « la parfaite dignité de la mort » (*AC*, p. 356).

Le voyage du héros s'achève avec la mort d'Alexandre. Il a réalisé tout ce qui est inscrit dans le destin du héros. La valeur de celui-ci comme créateur « can be illustrated either on the body of the hero himself, or in his effects upon his world » (*Hero*, p. 329). Malgré les messes que ses amis font dire pour le repos de son âme il y en a même une « aux frais d'une personne anonyme » (*AC*, p. 373). Le narrateur précise qu'on se souvient d'Alexandre « ailleurs que dans les églises » (*AC*, p. 373). Il est donc révééré au sein des institutions traditionnelles et ailleurs par des amis aussi bien que par des étrangers.

Il ne laissa pas un monde transformé radicalement. Il n'a atteint que quelques individus, mais il a montré ce que peut la compassion des hommes, et, dans le cadre que nous avons décrit, ce n'est pas là un accomplissement négligeable :

The myths of failure touch us with the tragedy of life, but those of success only with their own credibility. And yet, if the mono-myth is to fulfill its promise, not human failure or super human success but human success is what we shall have to be shown (*Hero*, p. 206-207).

La réussite sur le plan humain est précisément ce dont il s'agit dans *Alexandre Chenevert*. Seuls ceux qui s'attendaient à ce que le monde soit transformé miraculeusement par Alexandre ont le droit d'être déçus ou de prétendre qu'il a échoué, mais leurs espérances ne figurent pas dans le monde de la mythologie décrit par Campbell et Eliade.

Quelle est la signification définitive de la vie d'Alexandre Chenevert, de la vie du héros mythique ? Doit-on imiter « the

master literally, in order to break through, in the same way as he, to the transcendent, redemptive experience», ou est-il plutôt « a symbol to be contemplated (rather) than an example to be literally followed ? » (*Hero*, p. 319). Le roman ne fournit pas de réponse à cette question fondamentale. À vrai dire il n'existe pas de réponse, de sorte qu'une partie de la quête reste à accomplir : « Il arrive qu'ici et là, dans la ville, quelqu'un dise : —... Alexandre Chenevert... » (*AC*, p. 373). Le roman se termine sur ces mots, les points de suspension indiquant le silence : « Once the *hidden* profile has been discovered, myth is the penultimate, silence the ultimate word. The moment the spirit passes to the hidden, silence alone remains » (*Hero*, p. 355). Il incombe à chacun — à l'intérieur du roman et au-delà — d'évaluer l'expérience acquise par le héros et de se l'assimiler à sa façon. Le roman de Gabrielle Roy met en lumière avec une surprenante puissance d'évocation à la fois l'aventure millénaire de l'esprit humain et son incarnation dans un individu de chair et d'âme.

University of Waterloo

Notes

- ¹ Joseph Campbell, *The Hero with a Thousand Faces*, Bollingen Series, Princeton, 1949, p. 19-20. Toute référence à ce texte sera désignée par le sigle *Hero* suivi de la page d'où la citation est tirée.
- ² On trouve un modèle tripartite analogue dans l'Allégorie de la Caverne de Platon (*The Republic*, Desmond Lee /ed./, Penguin, 1974, p. 343). Platon analyse l'instruction du roi philosophe, qui, comme ses semblables, n'est qu'un prisonnier enfermé dans une caverne. Il ne voit pas la réalité, mais uniquement des ombres (« the shadows thrown by the fire on the wall of the cave », p. 317). Platon imagine son philosophe libéré et guéri de ses illusions. À l'air libre, il découvre le soleil — l'incarnation du Souverain Bien — et non les ombres. Une fois éclairé, il retourne à la caverne pour révéler la vérité à ses congénères sceptiques.
- ³ La désignation AC renvoie à l'édition Beauchemin, 1964.
- ⁴ « Man and the World Today », *The Gazette*, March 13, 1954, p. 26.
- ⁵ *L'Herne*, p. 78.
- ⁶ *Social Realism in the French-Canadian Novel*, Harvest House, 1977.
- ⁷ « Recurrent Themes in Myth and Mythmaking », in *Myth and Mythmaking*, Henry A. Murray [ed.], George Brazillier, 1960, p. 58.

- ⁸ Le nouvel an est, selon les croyances de l'homme primitif, le moment où le monde s'est régénéré.
- ⁹ *Le Mythe de l'éternel retour*, Idées, Gallimard, 1969, p. 74.
- ¹⁰ *Ibid.*, p. 75 (toute référence à ce texte sera dorénavant désignée par les initiales M.E.R.).
- ¹¹ Mircea Eliade, *Myth and Reality*, Harper & Row, New York, 1963, p. 46.
- ¹² *La Psychanalyse du feu*, Gallimard, 1949, p. 35.
- ¹³ Les références à la lune, comme les références au feu, sont souvent liées au thème de la clarté.
- ¹⁴ *Myth and Reality*, p. 47.
- ¹⁵ Voir le passage cité antérieurement et où cet événement est prévu.
- ¹⁶ « This popular motif gives emphasis to the lesson that the passage of the threshold is a form of self-annihilation [...]. But here, instead of passing outward, beyond the confines of the visible world, the hero goes inward to be born again » (*Hero*, p. 92).
- ¹⁷ *L'Herne*, *op. cit.*, p. 73.
- ¹⁸ *Ibid.*, p. 73.
- ¹⁹ *Ibid.*, p. 74.
- ²⁰ C'est nous qui soulignons.
- ²¹ Le capucin de *la Petite Poule d'Eau* apprend la même leçon qu'Alexandre : « Il avait cru travailler à leur bonheur, et il n'avait peut-être réussi qu'à les en éloigner. Sans doute n'était-il pas au pouvoir des hommes de faire le bonheur des autres, ni même de corriger l'injustice. Pourtant que son cœur était triste de n'avoir pas réussi ! », Éditions Beauchemin, p. 224.
- ²² C'est nous qui soulignons.
- ²³ *Myth and Reality*, *op. cit.*
- ²⁴ Voir Ben Shek, *op. cit.*, *passim*.
- ²⁵ Voir également la dernière page de *Bonheur d'occasion*.
- ²⁶ *The Masks of God : Primitive Mythology*, Joseph Campbell, Viking Press, 1959, p. 54.